FABRICE CARO

JOURNAL D'UN SCÉNARIO

ROMAN

SYGNE GALLIMARD

JOURNAL
D'UN SCÉNARIO

Collection dirigée par Thierry Laroche

FABRICE
CARO

JOURNAL D'UN SCÉNARIO

ROMAN

SYGNE GALLIMARD

© Éditions Gallimard, 2023.

Mercredi 14 septembre

La dernière fois que j'ai tenu un journal, c'était au lycée, à la suite de ma rupture avec Delphine Richard (de sa rupture avec moi, si l'on veut être rigoureux). Un journal essentiellement composé de lamentations, d'aphorismes abscons et d'extraits de chansons des Smiths (*Last Night I Dreamt That Somebody Loved Me*). Pour évacuer un trop-plein de négatif, le digérer, l'extérioriser, voire y survivre. Trente ans plus tard, j'entame un journal pour les raisons exactement inverses : canaliser un trop-plein de positif. Un journal de bord comme ont pu en tenir les grands explorateurs partant à la recherche de contrées inconnues. À l'aube d'une aventure humaine et artistique dont je veux garder une trace indélébile. N'en déplaise au vieux chef indien de *Little Big Man* (Arthur Penn, 1970) : aujourd'hui est un grand jour pour renaître.

Ce matin, Jean Chabloz m'a reçu dans son bureau après que nous avons échangé quelques messages dans lesquels il se disait enthousiasmé par mon scénario. Il avait conclu l'un d'eux par ce *Rencontrons-nous*, une injonction passionnelle, presque torride.

Face à lui, j'avais du mal à dissimuler mes mains tremblantes. Très vite, il m'a confirmé de sa voix grave et profonde tout le bien qu'il pensait de mon texte. Il adore l'idée de condenser une année d'amour en une heure trente, une compression du temps qui traduit le fugace et l'inéluctable. Prudent, avant que nous entrions dans les détails, je lui ai précisé qu'il ne s'agissait là que d'un premier jet qui demandait à être ciselé. *Bien sûr bien sûr, mais la matière est déjà là*, a-t-il dit. Selon lui, cette version était déjà amplement suffisante pour commencer à démarcher des partenaires et la faire lire aux acteurs pressentis. *Démarcher*, *partenaires*, *acteurs pressentis.* Subitement, tout devenait concret, en quelques mots il scellait une réalité. Le scénario quittait son lit de papier pour enfin s'incarner, il s'apprêtait à être lu par des êtres de chair qui allaient donner vie à mon histoire. C'était vertigineux. Il a ajouté *Ma collaboratrice vous fait passer très vite une proposition de contrat*, enfonçant le clou de la réalité palpable. Il déléguait cette partie à une tierce personne, une *collaboratrice*, comme si parler argent était d'une vulgarité sans nom. J'aime cette idée que notre relation

n'est bâtie qu'autour de l'art. Abandonnons aux autres le bas administratif, ne laissons pas le trivial parasiter le beau.

Il a posé sa main sur mon épaule, m'a raccompagné jusqu'à la porte de son bureau et a conclu sur cette phrase *On va faire un beau film*. Phrase que depuis ce matin je me répète en boucle, ayant encore du mal à y croire. Elle a quelque chose de rassurant et d'artisanal, elle respire la belle œuvre et les mains dans la terre. Chabloz a beau jongler avec des sommes astronomiques et des projets titanesques, c'est un terrien. On lit dans son œil qu'il n'est pas dupe du petit cirque financier et relationnel qui régit le milieu du septième art. Il m'a longuement parlé de ses origines bourguignonnes, son père viticulteur qu'il allait aider durant les vendanges et dont il a hérité le goût du bon vin, *Mais attention, pas des vins qui pètent dans la soie hein, du bon petit vin de soif*, a-t-il tenu à préciser. J'ai acquiescé malgré ma méconnaissance totale du vin, inutile de se trouver d'emblée des points de divergence. S'est instaurée instantanément une forme de relation paternelle, même s'il ne doit avoir qu'une dizaine d'années de plus que moi.

On va faire un beau film. Ce *on* qui parle de son implication, il dit le partage, le projet collectif, l'envie d'aller ensemble dans une même direction, de triturer la glaise à quatre mains. Il dit : Vous ne serez pas seul, nous allons vous accompagner.

Au sortir de notre rendez-vous, j'ai couru. *Couru !* Comme un collégien revenant de son premier flirt. Couru, de joie, d'exaltation, pour arriver chez moi le plus vite possible et m'y replonger, battre le fer tant qu'il est chaud, mettre à profit cette énergie, encore porté par son enthousiasme contagieux.

On va faire un beau film.

Jeudi 15 septembre

SYNOPSIS

Les servitudes silencieuses *raconte une année d'amour entre deux accidentés de la vie, Ariel et Marianne, de leur rencontre à leur rupture. Un amour tumultueux, impossible, bousculé, qui éclate, se délite, s'enflamme. Le film est un flash-back du point de vue d'Ariel qui, en convalescence chez son frère et entre deux visites à son père malade, se remémore cette histoire, les images de cet amour, de sa naissance incandescente à sa désagrégation tragique.*

BRÈVE NOTE D'INTENTION

La particularité de ce projet se trouve moins dans son sujet, maintes fois abordé au cinéma, que dans son traitement, fragmentaire et chaotique, assemblage de

bribes d'existence en une succession de tableaux brefs et nerveux, dans un montage très cut*, impliquant le spectateur et le mettant à contribution. À lui de reconstituer le puzzle pour saisir l'essence de cette relation. Le noir et blanc au grain très dense qui habille le film vient souligner l'oppression ordinaire qu'on finit par ne plus percevoir mais qui flotte tout autour de nous.*

Les servitudes silencieuses *est un film de lutte, contre tout ce qui s'installe et sédimente, ou comment l'amour trouve sa place dans un monde qui ne lui laisse plus le moindre espace.*

Louis Garrel est Ariel. Mélanie Thierry est Marianne.

Voilà les quelques mots qui accompagnaient mon scénario et que je voulais brefs et percutants. Avec le recul, quand je relis ma dernière ligne et son casting imposé sans la moindre discussion, la moindre ouverture de négociations, ce verbe *être* gravé dans le marbre, sûr de lui, j'en ai froid dans le dos : comment ai-je pu être aussi présomptueux et définitif ? Une ligne qui à elle seule aurait pu faire capoter le projet et qui finalement, je crois, a joué en ma faveur. Quelqu'un qui affirme avec une telle force que les personnages seront ceux-là a non seulement une idée très précise de son sujet, mais emporte tout de sa détermination inébranlable.

Vendredi 16 septembre

Je cherche sur Internet des images réunissant Louis Garrel et Mélanie Thierry, je n'en trouve aucune, voilà qui me semble de très bon augure. Personne avant moi n'a pensé à réunir ce couple à l'écran. Je n'en crois pas mes yeux, c'est inespéré. Je suis partagé entre excitation et appréhension : cette association me semble d'une telle évidence, je redoute que quelqu'un n'y pense aussi avant que mon film aboutisse. Raison de plus pour m'atteler à mon scénario et l'achever dans les plus brefs délais. J'ai bien conscience du côté paranoïaque de ma crainte, je jouerais de malchance si, juste avant moi, un scénariste avait la même idée. Mais n'y a-t-il pas des précédents ? Les deux biopics sur Yves Saint Laurent (*Yves Saint Laurent* de Jalil Lespert avec l'excellent Pierre Niney et *Saint Laurent* de Bertrand Bonello avec le regretté Gaspard Ulliel) se sont montés en parallèle et sont sortis la même année (2014). Les idées sont dans l'air, il suffit de les attraper, mais il n'est pas rare que deux filets attrapent sans le vouloir le même papillon.

Mon appréhension est motrice, elle m'incite à ne pas perdre une seule seconde.

Plus j'y pense, plus je me dis que c'est cette trouvaille de duo qui, outre l'histoire, a séduit Jean Chabloz. J'ose espérer que mon scénario l'aurait happé sans ça,

bien sûr, mais c'est le petit plus qui a fait la différence, celle qui fait dire *On y va*, *on se lance*, qui fait dire *On va faire un beau film*.

Je m'amuse à faire un montage Photoshop pour pouvoir me projeter. Je ne suis pas expert en Photoshop, mais le simple fait de les voir là, côte à côte, me procure une joie inédite, comme si le projet se concrétisait ici, sous mes yeux, en une seule image. Je retrouve ce plaisir que j'éprouvais, enfant, lorsque je dessinais des couvertures de livres que j'avais le projet d'écrire, livres que finalement je n'écrivais jamais, la réalisation de la couverture suffisant à me rassasier.

Il émane de leur association un magnétisme hypnotique. Lui brun ténébreux, elle blonde lumineuse, la beauté qu'ils dégagent tous deux réunis est supérieure à la somme de leurs beautés respectives, une véritable alchimie dans toutes les acceptions du terme : celle qui exprime l'harmonie, mais aussi, au sens premier, l'assemblage de deux éléments chimiques engendrant la création d'un troisième. J'ai beau chercher, je ne vois qu'un seul autre couple doté d'une telle présence dans l'histoire du cinéma : Alain Delon et Romy Schneider dans *La piscine*, cette sensualité trouble, cette animalité, tous deux perclus de failles enfouies, surtout à cette époque de leur vie – on imagine aisément Delon, entre deux plongeons, passer des coups de fil fébriles et inquiets, suivant étape par étape les

rebondissements de l'affaire Marković, et je suis sûr que, même de manière imperceptible, cette affaire a modifié son jeu, y a apporté une gravité sous-jacente. Voilà ce que je retrouve chez Louis Garrel et Mélanie Thierry : une braise qui couve, un gouffre qui ne dit pas son nom, à peine recouvert d'un mince filet de branches et de feuilles sèches.

Je songe à essayer de faire un montage audio (à l'aide d'un logiciel type Audacity) mêlant leurs voix dans un dialogue imaginaire fait d'extraits de films, mais je n'ai aucun doute quant à leur harmonie vocale. Ils ont une manière de poser les mots très différente, lui un débit précipité, mâchant même certaines lettres, des *s* devenant parfois des *z*, elle douce et posée, enveloppante comme un drap de soie, caressant chaque syllabe de ses lèvres pulpeuses. Deux ondes déphasées qui s'entremêlent dans un tango fiévreux.

Samedi 17 septembre

EXT. TERRASSE BAR – JOUR

ARIEL

C'est du sursis tout ça, uniquement du sursis, partout, tout autour de nous, du sursis et rien d'autre, on se bouffe du sursis, Marianne, chaque seconde…

MARIANNE

Et qu'est-ce que ça nous autorise ?

ARIEL

Tout, ça nous autorise tout, ça nous autorise à être résignés, c'est le plus grand des luxes, Marianne…

MARIANNE

Le plus grand des luxes, c'est de voyager léger.

Jean Chabloz m'a assuré qu'on trouverait le metteur en scène idéal pour donner corps à mon scénario. Je lui ai demandé s'il avait des noms en tête, il a effectivement quelques idées mais préfère ne rien en dire pour l'instant. Il laisse mûrir. Et surtout ne veut pas me donner de fausse joie. Mais je sens que ses pistes l'excitent. Son silence éloquent donne libre cours à mes fantasmes et je me prends à rêver d'un Arnaud Desplechin, d'un Leos Carax, d'une Rebecca Zlotowski, d'un Olivier Assayas, d'une Maïwenn, ou pourquoi pas d'un Louis Garrel lui-même, il a prouvé à maintes reprises qu'il n'a aucun mal à être à la fois devant et derrière la caméra, son parcours de réalisateur est plutôt un sans-faute.

L'idée m'a traversé un temps de réaliser moi-même mon film, idée aussitôt abandonnée. Je ne m'en sens pas les épaules. Certes, en évitant les intermédiaires on donne plus de chances à l'idée

originelle, elle n'a que peu d'occasions de se dissoudre en cours de route, de se déformer comme au téléphone arabe, et sans doute ferais-je un film qui me ressemble plus que ne le ferait quiconque. Mais je n'en ai tout simplement pas les capacités techniques, mon incompétence aurait pour effet de dissoudre et déformer tout autant l'idée originelle, voire plus. Et d'un point de vue plus pragmatique, je ne crois pas que des producteurs s'engageraient avec un réalisateur sorti de nulle part. Ils me rétorqueraient sans doute *Être réalisateur ne s'improvise pas, même si certains ont l'outrecuidance de penser le contraire.* Passion et style ne riment pas toujours, ça n'est pas parce qu'il est honnête qu'un projet est réussi. Ils auraient raison.

Dimanche 18 septembre

Gueule de bois. Mais gueule de bois douillette. C'était hier soir l'anniversaire de Yann, il avait organisé une petite fête pour ses cinquante ans. Anniversaire couplé à une sorte de crémaillère qui ne voulait pas dire son nom, parce qu'imposée par sa rupture avec Martine. Je crois que l'un était censé faire oublier l'autre. Il avait l'air plutôt en forme, même si j'ai vu à plusieurs reprises dans la soirée son regard rebrousser chemin pour se perdre dans des espaces

révolus, d'autres couloirs, d'autres salons, d'autres rires en fond.

J'ai profité d'un moment où nous nous trouvions tous les deux seuls dans la cuisine pour lui annoncer la bonne nouvelle. *Mon scénario va devenir un film*. Il est resté un temps en arrêt, m'a pris dans ses bras et nous avons porté un toast à cet heureux événement. Yann a d'autres chats à fouetter en ce moment mais il s'agissait de lui changer les idées. Il suit depuis tant d'années mes aventures que ma victoire est un peu la sienne. Il a toujours été là, à mes côtés, pas de cachotteries entre nous. En revanche il n'était pas prévu que, plus tard dans la soirée, j'en parle à cette fille.

Je me trouvais par hasard avec Yann, un type et une fille que je ne connaissais pas quand Yann et le type ont été appelés par je ne sais qui et nous nous sommes retrouvés, la fille et moi, à côté, debout avec nos verres à la main, lâchés par nos connaissances communes, ne sachant trop que faire ni que dire. Nous avons commencé par échanger des banalités pour combler le vide, c'est là qu'elle m'a appris qu'elle était professeure en études cinématographiques à l'université. J'en suis resté bouche bée. Quelle était la probabilité, en pleine écriture de mon scénario, de tomber sur une professeure en études cinématographiques ? Elle a sans le vouloir ouvert les vannes, j'ai tout déballé, *Ça alors c'est*

dingue, je suis scénariste, je suis en train d'écrire un film pour Louis Garrel et Mélanie Thierry. À ce stade, le rhum m'avait fait perdre quelque peu la notion de confidentialité. Devant sa réaction enthousiaste et admirative, ses grands yeux verts écarquillés et brillants, j'ai commencé à lui parler du projet. Et plus je lui en parlais, plus elle avait de questions à me poser. Elle adorait Louis Garrel, elle adorait Mélanie Thierry, nous avions les mêmes références, nous avons longuement échangé autour d'Eustache, Rohmer, Fellini, Resnais, Cassavetes, Jarmusch, à tel point que, sans nous en rendre compte, nous avons passé la soirée ensemble, à deviser essentiellement de cinéma. Nous nous sommes quittés après avoir échangé nos numéros de téléphone, sans formuler explicitement qui rappellerait qui, par une forme de timidité persistante, comme si l'on avait du mal à oser prolonger cet échange hors de l'écrin qu'avait constitué la soirée.

Elle s'appelle Aurélie.

(Ce journal n'était pas censé accueillir des considérations extérieures à mon travail. Entorse qui n'en est pas tout à fait une : après tout, c'est bel et bien mon scénario qui nous a réunis, elle et moi.)

Lundi 19 septembre

Plan d'ouverture

EXT. BALCON APPARTEMENT ARIEL – JOUR

Gros plan visage d'Ariel, il fume une cigarette.
Voix off Ariel

C'est l'histoire de la fin des dinosaures.
C'est l'histoire d'une danse sur un lac gelé.
C'est l'histoire d'un type qui s'allonge sous les roues d'une voiture.
C'est l'histoire du temps qu'il nous reste.
Et de celui passé à croire qu'on y a cru.

Musique générique.

Les premiers mots d'un film sont décisifs, c'est la porte qui invite le spectateur à entrer dans l'œuvre ou le laisse à l'extérieur – du moins durant un petit moment. J'ai encore en mémoire l'ouverture d'*Un monde sans pitié* d'Éric Rochant (Éric Rochant, bien sûr ! Comment ai-je pu l'oublier dans ma liste de réalisateurs fantasmés ?), ouverture que je connais par cœur, je la reproduis ici, pour le plaisir, de mémoire, sans même aller réviser mes sources :

Si au moins on pouvait en vouloir à quelqu'un. Si même on pouvait croire qu'on sert à quelque chose, qu'on va quelque part. Mais qu'est-ce qu'on nous a laissé ? Les lendemains qui chantent ? Le grand marché

européen ? On n'a que dalle. On n'a plus qu'à être amoureux comme des cons. Et ça c'est pire que tout.

Petit bijou d'orfèvrerie. Ça c'est du début de film ! Le voilà, mon étalon en matière d'ouverture. La mienne ne lui arrive pas à la cheville, mais les modèles ne sont pas faits pour être atteints, ils sont là pour qu'on s'accroche à la paroi.

Soirée délicieuse que je prolongerais bien par un café à l'occasion, si le cœur t'en dit, et si Mélanie et Louis t'autorisent une pause. Suivi d'une émoticône clin d'œil. Je viens de recevoir ce texto. Je suis troublé, flatté et, bizarrement, un peu impressionné. Surpris aussi – je suis toujours surpris qu'une personne veuille me revoir après la première rencontre.

Je me dois de répondre sur le même ton léger et désinvolte pour rester en phase avec son message. Avant toute chose : ai-je envie d'aller boire un café avec Aurélie ? Je crois que oui. J'écris *Mélanie et Louis m'ont donné la permission de 14 heures n'importe quel jour*, également suivi d'une émoticône clin d'œil.

Terminer moi aussi par cet émoji ne pourrait-il pas passer pour une sorte de moquerie ? Ne risque-t-elle pas de croire que je la singe ? Pire, mon mimétisme ne traduit-il pas un manque de personnalité, un tempérament de suiveur, voire de type sans la moindre fantaisie et dépourvu d'imagination ?

FABRICE CARO

JOURNAL D'UN SCÉNARIO

« ON VA FAIRE UN BEAU FILM ! »

Depuis que le producteur a validé ainsi son scénario, Boris est aux anges. La magnifique tragédie amoureuse qu'il a intitulée *Les servitudes silencieuses* verra le jour au cinéma, en noir et blanc, comme dans ses rêves les plus fous. Et tout semble décidément sourire à Boris quand il fait la rencontre d'Aurélie, une jeune femme cinéphile qui se passionne pour le projet. Pourtant le cinéma, comme l'amour, a ses aléas et ses contraintes. Du film d'auteur au navet, il n'y a parfois qu'un pas.
Fabrice Caro développe ici son art de l'absurde dans un délicieux crescendo comique.

Fabrice Caro est né en 1973. Il a signé près de quarante bandes dessinées, dont le fameux *Zaï Zaï Zaï Zaï*. Il est aussi l'auteur de romans parus aux Éditions Gallimard, *Figurec* (2006), *Le discours* (2018), *Broadway* (2020) et *Samouraï* (2022).

SYGNE GALLIMARD

Journal d'un scénario
Fabrice Caro

Cette édition électronique du livre
Journal d'un scénario de Fabrice Caro
a été réalisée le 3 juillet 2023 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073032263 – Numéro d'édition : 611788).
Code produit : U58912 – ISBN : 9782073032294.
Numéro d'édition : 611791.